

## LA FIANCÉE DE MADRID.

(Suite.)

—Si c'était, le même, pensa-t-elle.

Puis, s'étant retournée par un mouvement machinal, elle fit un pas en arrière et laissa échapper un grand cri.

Le masque était là.

Elle le regardait avec des yeux hagards. Il dit à demi-voix :

—Oh ! silence ! silence, señorita.

Fernande retrouvait peu à peu son énergie. Elle put enfin parler.

—Votre audace est grande, señor.

—Un grand amour ne peut-il la justifier ?

—L'amour sans le respect n'est qu'un outrage...

Eloignez-vous !

—Je comprends votre colère, dona Fernande, et j'en subirai l'effet sans murmurer. Vous doutez d'un amour qui, pour arriver jusqu'à vous, a besoin du secours d'un masque et du secret de la nuit. Vous doutez et je n'ai pas le droit de me plaindre... Et pourtant le ciel connaît cette flamme qu'un seul de vos regards a allumée. Dieu sait tous les tourments que j'ai soufferts loin de vous. Il y a longtemps de cela, dona Fernande ; il y a de cela trois longues années, durant lesquelles votre image n'a cessé de briller devant moi. Oh ! voyez-vous, cette heureuse nuit ne saurait s'effacer de ma mémoire, et mon front brûle rien qu'à en évoquer le souvenir : C'était à un bal de la cour, et vous aviez seize ans... blanche comme un lys, vive et souriante comme l'enfant qui aime la vie, vous sembliez prendre plaisir à cette fête royale dont le spectacle était nouveau pour vous, quand soudain le noble marquis d'Ovéda, votre père, vous ordonna de le suivre, et jamais depuis...

—Mon Dieu, murmura Fernande, dont l'esprit faisait un retour vers le passé ! Quel soupçon !... mais non ! c'est impossible.

—Dona Fernande, serez-vous sans pitié, dit l'inconnu en étendant les mains vers elle.

—Arrêtez ou je sonne ! Est-ce que je vous connais ? moi. Est ce que je sais qui vous êtes ?

—Voulez-vous le savoir, dona Fernande ?

—Partez, partez, vous dis-je.

—Je partirai... mais inconnu à tous, je ne dois point l'être pour vous. Ce masque vous effraie... Eh bien !

Déjà il portait la main à son front, et le masque allait tomber, quand un bruit de pas précipités retentit sous la longue voûte du corridor. Il s'arrêta brusquement, et Fernande, courant vivement vers la porte, se jeta dans les bras de la marquise d'Ovéda en criant d'une voix étouffée :

—Ma mère ! ma mère !

—Du secours ! cria la marquise d'une voix forte.

Une seconde exclamation allait bondir sur ses lèvres. Elle put la retenir à temps ; elle venait d'apercevoir un homme dans la chambre de sa fille.

L'audacieux masque avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas se découvrir. Au risque de déshonorer Fernande, il songea tout d'abord à assurer sa fuite. D'un seul coup d'œil il mesura la hauteur de la croisée et reconnut que, d'une espèce d'entablement de pierre, facile à atteindre, il pourrait sauter sans danger sur le sol. En deux bonds il fut dans la cour. Or, le cri de la marquise avait été entendu dans la salle du bal, et dans l'inquiétude où l'on était de savoir ce qui se passait, on avait ouvert les fenêtres, et tous les yeux étaient fixés sur l'aile du bâtiment où logeait dona Fernande. La retraite du visiteur nocturne eut entre autres témoins le jeune Gomez de Stuniga, don Alvarez de Landos et le comte d'Ossuna, tous trois rivaux dans leurs projets d'alliance avec la maison d'Ovéda.

—Eh bien ? dit le premier.

—Qui l'eût pensé ! dit le second.

—Que voulez-vous ? ajouta le troisième.

—Nous ne sommes plus rivaux, reprit Gomez de Stuniga, soyons amis !

Une poignée de main scella cet engagement pris sous de si étranges auspices et tout fut dit. Pendant ce temps, Juan de Valdesillas était allé rejoindre la marquise. Au moment où il entra dans la chambre fatale, Fernande commençait à reprendre ses sens et promenait autour d'elle un regard étonné. Déjà la marquise lui avait adressé une question qui était restée sans réponse.

—Cet homme ! redemanda-t-elle cette fois avec plus d'instance, par pitié, ... quel était cet homme ?

—Je ne sais, dit Fernande qui parut sortir d'un songe.

—Quoi ! son nom ?...

—Sur mon âme et sur Dieu ! je l'ignore.

La marquise pensa mourir. Elle se tourna du côté de Valdesillas, et, saisissant avec force la main qu'il lui tendait :

—Ma fille, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, ma pauvre fille est perdue !

## II.

## L'ASSEMBLÉE DE FAMILLE.

Le lendemain de cette fête fut un jour de deuil. La mère, sûre de l'innocence de sa fille, et la fille, forte de la confiance de sa mère, pleuraient ensemble et confondaient leur douleur. Le vieux commandeur, fidèle à son ancien titre d'ami, et considérant l'événement de la veille comme la plus grande catastrophe qui pût atteindre une maison comme celle d'Ovéda, dont l'honneur, depuis trois siècles, était toujours demeuré pure de toute souillure et à l'abri même du soupçon, le commandeur, disons-nous, comprenait, quoiqu'à grand'peine, que l'affaire dont il s'agissait n'était pas de celles qui se dénouent par